1

ANDRÉ GIDE EN QUESTION
LE CONTEMPORAIN CAPITAL (1923–1925)

par ALAIN GOULET

VOICI plus de deux ans que nous avons lancé l'idée de ce colloque [...]. Que soient remerciés tous ceux qui nous aidés ou qui ont répondu à notre appel [...].

Vous me permettrez aussi d'évoquer un grand absent, notre ami Auguste Anglès, qui nous a quittés le 30 juin dernier. Il avait travaillé avec nous à la mise au point de ce colloque, et la dernière lettre qu'il m'a adressée, en mars dernier, était tout entière consacrée à ses observations et à ses suggestions concernant son déroulement. Elle se terminait par ce mot : « Amitiés », dans lequel se concentrait toute la chaleur de sa présence et de son assistance. C'est lui qui devait, ce matin, ouvrir la séance par une communication intitulée « L'air du temps », dans laquelle il aurait restitué la spécificité de l'atmosphère de cette époque d'après-guerre, donnant ainsi un cadre et un arrière-plan à l'examen des œuvres auquel nous allons maintenant procéder. C'est encore lui qui devait présider, avec sa maestria coutumière, les deux Tables rondes.

Il nous a semblé qu'après les deux grands colloques organisés sur l'œuvre entière de Gide en 1970 et 1975, le temps était venu d'examiner de façon approfondie une période spécifique de l'activité et de la production de l'écrivain. On aurait pu choisir un thème, ou une autre période, et pour sa part notre président Étiemble a pu regretter qu'on éliminât tout ce qui,

dans Gide, a valeur politique : *Voyage au Congo*, *Retour de l'U.R.S.S.*, *Souvenirs de la Cour d'assises*. Ce sera, assurément, l'objet d'un autre colloque à venir. Mais il existait aussi chez Gide, d'abord et surtout, une autre forme d'engagement, dans son écriture et dans son art, dans la recherche et l'affirmation de ce qu'il était, jointe à son combat constant pour la lucidité et pour la libération des hommes.

Après avoir achevé *Les Caves du Vatican*, Gide déclarait qu'il n'avait encore donné que la partie ironique et critique de son œuvre, et que le plus important restait à dire. Sans doute faut-il considérer ces œuvres qu'il publie de 1923 à 1925 comme celles de sa pleine maturité, celles dans lesquelles il ose enfin s'affirmer, tout dire de lui, après avoir esquissé un premier bilan dans ses *Morceaux choisis* de 1921. *Dostoïevsky*, *Corydon*, *Incidences*, *Si le grain ne meurt*, *Les Faux-monnayeurs*, sans oublier le *Journal* et la correspondance par quoi nous allons commencer, de quel poids ces livres ne pèsent-ils pas dans notre littérature ! Avant que Gide ne s'enfonce dans l'Afrique noire à la recherche de nouveaux horizons, comme Saül à la recherche des ânesses perdues, il s'est délivré de tout ce qu'il lui paraissait encore urgent de dire et qu'il portait depuis longtemps, qui justifiait son métier et sa responsabilité d'écrivain. Cette période marque véritablement un aboutissement de la quête entreprise dès sa jeunesse. Il ne s'agissait plus seulement de se libérer des dieux, des idéologies et des institutions jugées oppressives, mais de devenir responsable et d'assumer pleinement ce qu'il est et ce qu'il a à dire ; il ne s'agissait plus seulement d'interroger un destin solitaire, mais d'éprouver le sens de son insertion dans la vie sociale, de sa mission parmi les hommes, et d'œuvrer pour la libération de ceux qui sont rejetés dans les marges de la société.

Mais Gide ne saurait se réduire à des affirmations. Il était avant tout l'« inquiéteur », il posait des questions à ses contemporains, et si son œuvre continue à nous concerner, c'est qu'elle continue à nous interpeller. « André Gide en question », avons-nous inscrit en tête du programme. Rien ne serait

en effet plus infidèle à son œuvre que de l'enterrer sous des hommages. Chacun de nous s'est proposé, sous un angle particulier, de soumettre ses œuvres à la question, de les démonter afin d'en faire surgir une lecture neuve, et pour paraphraser l'écrivain, nous appellerions un colloque manqué celui qui laisserait intact ses auditeurs.

«Je n'écris pas pour la génération qui vient, mais pour la suivante», notait Gide en 1922. Nous y voilà aujourd'hui. C'est à nous, destinataires de l'œuvre, qu'il revient d'esquisser un bilan, forcément problématique et provisoire, de notre lecture de textes qui n'ont cessé de prouver leur efficacité et leur richesse. Peu de temps avant sa mort, Gide se réjouissait d'avoir «*gagné en appel le procès*» qu'on lui fit au sujet des *Faux-monnayeurs* (*Ainsi soit-il*; II, 1165). Et il ajoutait, confiant : «*Il en ira de même pour* Corydon *et pour* Saül». C'est ce que, au moins pour la première de ces œuvres, nous voudrions aussi montrer.

Est-il besoin de rappeler que c'est précisément en 1924 qu'André Rouveyre a salué Gide du titre de *contemporain capital*, qui devait faire fortune? C'est au terme d'une vaste enquête sur «Les Lettres dans l'époque» qu'il publia, dans *Les Nouvelles littéraires* (oct.-nov. 1924), trois articles importants intitulés : «Le Contemporain capital : André Gide». Rouveyre y établissait d'emblée Gide au sommet de la littérature du temps. Après France, Rostand, Mendès, Bourget, «*personnages parmi les plus décidément factices ou serviles*», après avoir parlé de Barrès, Maurras et Gourmont, Rouveyre voit dans Gide «*la révolution apportée dans nos manières de penser*»; «*un homme représentatif capital. Un homme qui, dans son originalité, fait corps avec* [*l'époque*] *tout en étant, par son génie individuel, séparé, car il en fut en quelque sorte comme la subconscience étouffée et méconnue*». Inscrit dans une «*filiation nietzschéenne*», il écrit sous l'effet d'une «*haute pression morale*» qui va à l'encontre de la complaisance à soi héritée du Romantisme, et alors qu'il feint de prêcher pour des disciples, il forge une œuvre au «*pouvoir diabolique*»,

« *décomposante* », « *déconcertante* ». Et Rouveyre terminait son premier article en prophétisant :

> Gide, avec son fond nietzschéen et son acidité décompositrice, a rôdé autour des institutions. Il a couvert sa vérité d'un manteau apparemment orthodoxe, couleur des vieilles murailles qu'il savait écroulantes. [...]
>
> La postérité arrachera tout cela, et, les bottes de Gide mises hors, on verra le pied-bouc ; hors son bonnet : les cornes diaboliques ; hors son masque de passager fuyant et trompeur : le ricanement déchirant de Méphistophélès.

Je ne sais si nous aurons à ratifier cette vision d'un Gide démoniaque, héritée de Massis, mais reste posée la question : dans quelle mesure Gide est-il toujours notre *contemporain capital* ?

Nous avons aussi souhaité placer ce colloque sous le signe de l'intertextualité. Le terme peut encore sembler barbare à certains, mais outre que cette notion est au centre de beaucoup d'interrogations actuelles sur la littérature, je n'en vois pas d'autre qui désigne cette mise en relation systématique d'œuvres synchroniques, appartenant à des genres différents, que nous avons voulu provoquer. Pour faire avancer la critique gidienne, l'important n'est plus seulement d'établir des faits, de reprendre l'examen de telle œuvre particulière, mais aussi de jeter des ponts entre des modes d'écriture et d'investissement de l'écrivain de nature différente, de saisir leurs relations et leur complémentarité dans une même recherche. « Il n'y a pas d'énoncé qui n'en suppose d'autres, il n'y en a pas qui n'ait autour de soi un champ de coexistence, des effets de série et de succession, une distribution de fonctions et de rôles », a écrit Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir*. Certainement, une des originalités de ce colloque consiste en la mise en rapport d'œuvres et d'écritures appartenant à une même synchronie, manifestant combien chaque texte se situe à la jonction d'un ensemble qui entre en résonance avec lui tout en lui conférant sa spécificité.

Pour terminer, je voudrais ajouter encore, aux hommages qui ont été rendus à Gide hier par plusieurs personnalités, celui-ci, que j'extrais d'une lettre que Marcel Jouhandeau m'a adressée le 11 juillet 1975 :

André Gide a été mon ami de 1920 jusqu'à sa mort. Il n'y eut jamais entre nous la moindre familiarité, mais de sa part un intérêt et un dévouement sans bornes.

Quand après la parution de mes contes, ma ville natale s'est dressée contre moi, mes parents aux gémonies, A. Gide a proposé tout de suite d'aller à Guéret me défendre, en prononçant une conférence. Je m'y suis opposé.

Ensuite, son grand souci a été de me maintenir dans une ligne. Chaque fois que je faisais mine d'en sortir, il me tançait. Je ne lui en ai pas donné souvent l'occasion.

[...] Il disait que ce qui donnait son prix à mon œuvre, c'était l'expérience égale que j'avais de la vie de la chair et de la vie de l'esprit.

[...] Ce qui m'émerveillait chez Gide, c'était sa faculté d'accueil. Quand il vous admirait et vous aimait, apparaissait-on devant lui, quelle fête !

« La vie de la chair et la vie de l'esprit. » La Petite Dame notait également, peu de temps avant la mort de Gide, à propos de son illustre ami : « *Comme, il disait déjà, il y a près de cinquante ans, ce qui l'intéresse le plus c'est le christianisme et la pédérastie. Ça reste toujours vrai, ce sont les seules questions où sa pensée reste consistante et combative.* » (*CAG 7*, 190). Il était bon que ce colloque s'ouvre sur une évocation de « Gide, corps et âme », et qu'il ait enfin l'occasion d'aborder le problème de la pédérastie.